

Un effort pourrait également être réalisé dans le domaine de l'habitat. Si les densités d'occupation des logements ne sont pas très supérieures dans les régions rurales, l'écart est beaucoup plus important en ce qui concerne les équipements (eau courante, électricité, etc.).

6. Mesures diverses

Il faut d'abord mentionner ici la possibilité de mesures administratives de caractère plus ou moins arbitraire et inhumain, visant à limiter la croissance des agglomérations urbaines. Là gamme de ces mesures est assez large, allant du contrôle policier pur et simple aux facilités proposées aux citadins acceptant de retourner en milieu rural, en passant notamment par un contrôle sélectif en matière de permis de construire et l'obligation, pour les membres de certaines professions, d'exercer quelques années en milieu rural. Ces mesures présentent en général un caractère arbitraire et nous pensons qu'elles ne devraient être appliquées que dans le cadre des mesures d'urgence évoquées plus haut.

Encore plus arbitraires sont les différentes modalités de refoulement ou, plutôt, de renvoi des chômeurs urbains en milieu rural. Si une telle politique est à rejeter totalement quand elle est systématiquement menée (d'ailleurs, comme nous l'avons vu, il n'y a pas que des immigrants parmi les chômeurs); combien souhaitable, par contre, serait-il d'aider ceux qui désirent retourner de leur plein gré dans leur milieu rural d'origine (18). De tels retours sont, en effet, susceptibles de contribuer au ralentissement de l'exode rural. Car ces jeunes, déçus du milieu urbain, constituent un moyen efficace de propagande contre l'exode rural. Il en est tout autrement de ceux que l'on a refoulés ou renvoyés vers leur milieu d'origine : ils gardent la nostalgie de la ville, parée à leurs yeux du charme du paradis perdu ; ils constituent alors des agents recruteurs de futurs émigrants.

Dans le même ordre d'idées, mais en excluant le plus possible d'éléments contraignants et arbitraires, une attention pourrait être portée au rôle que peut jouer l'armée

(18) D'ailleurs, comme nous l'avons noté, ces retours spontanés sont assez nombreux.

dans l'équilibre entre ville et campagne. Ce rôle dépendra non seulement de l'implantation géographique des casernes, mais encore (notamment dans le cas d'une armée de conscrits) du type de formation complémentaire qu'il est possible d'adjoindre au service militaire.

Beaucoup plus importante dans ses effets peut être la réforme agraire à l'échelon national, et nombreux sont les pays où se pose le problème de très fortes inégalités dans la répartition de la propriété des terres agricoles. En effet, sans parler des justifications évidentes d'ordre moral et même économique; il ne fait aucun doute que des réformes agraires efficaces peuvent contribuer d'une façon sensible à la réduction de l'exode rural (19). Toutefois, dans ce domaine, il faudra également veiller à ce que la réforme agraire ne se traduise pas par la création d'unités d'exploitations trop petites pour fournir un revenu suffisant aux exploitants.

En terminant ces recommandations, il convient d'insister sur le fait qu'il est indispensable que l'approche du problème soit globale. Chacune des mesures prises renforce l'effet des autres et l'omission de certaines risquerait de réduire sérieusement les effets de celles qui auraient déjà été prises. C'est ainsi, par exemple, que, si les mesures prises dans le domaine de l'éducation n'étaient pas accompagnées notamment de mesures tendant à réduire l'écart des revenus, leur portée s'en trouverait réduite. Comme nous le notions au début de cette section, un ralentissement substantiel de l'exode rural est tâche malaisée et ne saurait résulter que de l'application *simultanée* d'un grand nombre de mesures.

Enfin, comme nous l'avons répété à maintes reprises, il n'y a pas de mesures générales qui puissent être appliquées telles quelles à tous les cent soixante-dix pays ou territoires que compte le monde en voie de développement. La spécificité de chaque cas nécessite une adaptation et une modulation particulière de ces mesures, qui sont impossibles à envisager dans la présente étude.

(19) Voir B.I.T. : « La réforme agraire et l'emploi » (Genève, 1971), recueil d'articles parus dans la *Revue internationale du Travail*, notamment Marvin J. Sternberg : Réforme agraire et emploi : Problèmes et possibilités », pp. 1-30.

LA « CULTURE DE LA PAUVRETÉ »

BINET (Jacques) (*). — © La Documentation Française, Paris, 1975.

La plupart des penseurs de formation occidentale mettent l'économie, la soif du gain ou le besoin, en tête des causes de l'urbanisation. Sans nier l'importance de ces facteurs, je voudrais attirer l'attention sur un autre ordre de phénomènes et dire que le problème de la culture est

au cœur du processus. Bien sûr, j'entends ici le mot culture dans le sens le plus large; celui que lui donnent les auteurs anglo-saxons : est culture tout ce qui permet à l'homme de comprendre son milieu de vie et d'y agir. Alors que la culture urbaine ancienne était proche de la culture traditionnelle des paysans de la région, la culture urbaine moderne est bien différente, parce qu'imprégnée des valeurs de la culture technologique des villes modernes d'Occident. En Europe aussi, le clivage entre citadins et ruraux est net depuis toujours. Marqué plus que jamais depuis

O.R.S.T.O.M. Directeur de Recherches en Sciences Humaines à l'O.R.S.T.O.M. (Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer)

Fonds de Recherche

N° : 1700

Cote B

Date 3 - AOUT 1982

Problèmes Politiques et Sociaux
Culture de la Pauvreté

10.1.75 n° 249, 10 janv. 1975

B 1700

le début de l'ère industrielle, il a peut-être diminué avec la motorisation. Mais les ruraux de France, d'Italie ou de Russie restent proches des citadins des mêmes pays : ils ont les mêmes écoles, la même littérature, la même histoire. Entre le paysan lobi et l'habitant des plus modestes quartiers d'Abidjan ou de Conakry, l'écart est bien plus grand.

Qu'est donc cette culture citadine et quels sont ses véhicules ? Les véhicules sont les mass media que nous connaissons bien : radio ou télévision, journaux, cinéma, disques. Le spectacle des rues, les conversations jouent leur rôle. Mais, surtout, l'école a une importance décisive. Si l'on excepte la télévision et le cinéma, qui s'adressent souvent à un public groupé autour d'un écran ou d'un centre d'information, ces moyens de diffusion sont individuels. Sauf les conversations privées, ils diffusent le même message à tous. Mais ils sont reçus individuellement par chacun, valorisant ainsi l'individu. D'autre part, l'accent est mis sur les communications verbales et sur un langage volontiers abstrait.

En ville, l'homme se trouve confronté à une masse énorme de personnes, d'objets, de techniques. Il ne peut appréhender clairement chaque élément et doit se contenter d'une vue superficielle. Son univers est différent de celui du paysan.

L'examen de la culture technologique le montre aisément. Alors que le monde rural utilise des outils de bois, de terre, des vanneries et des tissus, la métallurgie et la chimie ont fourni à la ville son cadre et son équipement. Les mécaniques y sont nombreuses, efficaces, complexes, difficiles à maîtriser et à comprendre. La technique avec ses mystères fournit à l'homme moderne bon nombre de ses espoirs, de ses admirations, de ses sujets de réflexion.

Dans le domaine de la vie sociale, c'est aussi une culture originale qu'engendre la ville. L'aspect politique prend un relief nouveau. Souvent les communautés traditionnelles, rurales ou urbaines, sont construites autour de liens du sang, ou de groupes suffisamment restreints pour que chacun puisse avoir une connaissance personnelle des autres. La stabilité de l'habitat permet des relations marquées par la coutume. Dans la ville moderne, la mobilité est grande. Beaucoup de relations sont nouées librement. Le réseau des parents et des amis est moins étendu, mais les hommes voient leur horizon s'élargir aux dimensions de la nation. La prise de conscience politique, dans la mesure où elle existe, est un fait urbain plutôt que rural.

La culture religieuse des citadins est en général toute différente de celle des ruraux. Ceux-ci sont attachés aux rites traditionnels, ceux-là sont prêts aux innovations. Ceux-ci se sentent impuissants devant la nature, enchaînés comme tous les paysans du monde aux aléas du temps et des saisons. Ceux-là peuvent adopter une attitude plus prométhéenne car la technique et l'industrie ont à leur actif des résultats acquis à coup sûr. Enfin, le groupe social où chacun est connu est à la fois chaleureux et contraignant. Ne pas participer aux cérémonies de la communauté est difficilement concevable en milieu rural. En ville, chacun est inaperçu, perdu dans la foule, solitaire, et doit se forger des raisons personnelles de vivre et des normes de conduite. L'angoisse de n'être plus guidé par des rites

précis et des croyances rigoureuses est la rançon de cette liberté.

En matière économique, c'est dans beaucoup de cas le passage de l'autoconsommation à une économie de marché. Les résultats du travail de chacun qui étaient jadis immédiats et concrets deviennent abstraits. L'argent est la mesure de tout. Qui en est démuné est atteint dans son existence même. Les mécanismes en jeu sont si complexes que chacun s'y sent aliéné et peut en même temps y cultiver les espoirs les plus chimériques. L'inégalité des conditions matérielles devient évidente.

Peut-on prétendre esquisser une synthèse des éléments divers de la culture urbaine qui se construit sous nos yeux dans le Tiers Monde. La misère de l'immense majorité des citadins a frappé les observateurs. Le sociologue américain Oscar Lewis tente de dégager les traits communs d'une « culture de la pauvreté » : « (...) faible participation (à la société globale), attitudes critiques envers certaines institutions ; cela donne à la culture de la pauvreté un fort potentiel de protestations. Les gens ont conscience des valeurs bourgeoises, ils en parlent et en revendiquent même certaines comme leurs. Mais, dans l'ensemble, ce n'est pas d'après elles qu'ils vivent ». D'autres auteurs parlent d'une « culture prolétarienne », ce qui est une autre façon de présenter les choses. « Cette culture, écrit encore Lewis, est orientée en fonction de besoins locaux. Les membres ne sont pas intégrés aux institutions nationales. Niveau d'éducation très bas. Ni syndicalisme, ni parti. Ils ne profitent pas des services médicaux, des banques, des grands magasins, des aéroports. Parmi les données économiques : chômage, bas salaires, emplois non spécialisés, travail des enfants, habitude d'acheter de petites quantités de nourriture plusieurs fois par jour, mise en gage d'objets, systèmes de crédit spontané. Manque d'entente, esprit grégaire, recours à la violence, initiation sexuelle précoce, union libre ou mariage consanguin, tendance au matriarcat, prédominance de la famille souche, accent mis sur la solidarité familiale, préférence pour le présent, impossibilité de remettre les plaisirs ou les projets au lendemain, résignation, fatalisme... ».

Et il indique, comme explication : « La culture de la pauvreté naît lorsqu'un système social et économique stratifié est en voie d'être remplacé par un autre, comme dans le cas du passage du féodalisme au capitalisme ou dans la détribalisation ».

Quelles que soient les explications, et même si certains traits de la culture de la pauvreté ne paraissent pas aussi constants qu'on le croit, il semble bien qu'il y ait des éléments communs qui se retrouvent partout.

Cherchons à la racine de la culture politique et sociale, économique, technique ou religieuse, quelles sont les valeurs sous-jacentes. Trois se dégagent d'emblée : une valorisation de la personne, un élargissement aux dimensions du monde, une acceptation ou une recherche de changement.

La culture urbaine, sous tous ses aspects, facilite la montée de l'individualisme, la reconnaissance de l'originalité des personnes, la possibilité de choix libres. L'homme pense n'être plus conditionné par sa famille. Il croit échapper aux contraintes des usages, il pense disposer li-

brement de lui-même, au-delà des morales basées sur la contrainte, des statuts et des professions héréditaires. Peut-être illusoire, cette libération de l'individu est un élément du mythe de la ville, une cause essentielle de la migration.

Aux choix traditionnels exigés par la culture ancienne, on oppose parfois les choix volontaires, rationnellement pensés, de la culture moderne et le souci de connaissance intellectuelle, de compréhension du monde apparaît bien marqué. Sous bien des aspects, la ville est la cité des lumières comme on eût dit au XVIII^e siècle.

Alors que les cultures traditionnelles étaient — en fait et en droit — limitées à une région, la culture urbaine moderne fait partie d'un ensemble mondial. Même si les habitants n'en sont pas conscients, leur genre de vie, leurs distractions, leurs moyens d'information, leurs travaux les rendent proches de tous les autres citadins du monde. L'unification de la planète se fait essentiellement par la ville. Les habitants du Tiers Monde y sont sensibles consciemment ou inconsciemment. Plusieurs enquêtes menées en Afrique montrent que le souci de connaître le monde, de participer à la vie de l'univers est présent chez les jeunes gens qui viennent en ville pour « voir le Blanc », pour « connaître la vie moderne ».

Enfin, un trait important de la culture urbaine, c'est son souci de renouvellement, sa recherche de modernité. L'idée de progrès s'est emparée des peuples mêmes pour qui la référence aux anciens était essentielle. On peut épiloguer aussi longtemps que l'on veut sur l'aptitude à la création ainsi libérée, sur l'adaptation aux circonstances. Mais il faut dire aussi le désarroi des gens pris dans un tourbillon incessant de valeurs, de croyances, d'opinions, de règles morales...

La complexité de la ville accroît d'ailleurs le malaise. Alors que le village est plus ou moins replié sur lui-même, la ville ancienne reliée aux campagnes qui l'entourent, la ville moderne est insérée dans un réseau mondial qui comprend toutes les régions industrielles. Les idées, les arts, les techniques, les biens et les capitaux voyagent aussi tout autour de la terre; solidaires de fait, les hommes ne peuvent guère connaître et penser la totalité du monde: ils se heurtent sans cesse à des ignorances, doivent renoncer à une vision globale et sont obligés de se contenter de vues partielles. Dans les cultures traditionnelles, tout trouve sa place, nature, surnature, matière et esprit.

Par sa valorisation de l'individu, par son ouverture sur le monde, par son aptitude au progrès, la culture urbaine attire vers la ville tous les esprits audacieux, et férus de nouveautés. Parmi ceux qui viennent s'établir en ville, une proportion importante est constituée par ceux qui sont rebutés par la civilisation paysanne, avec ce qu'elle comporte de routinier, avec ses dépendances liées à l'âge ou au statut social. Mais une proportion importante est constituée aussi de ceux qui veulent « voir », qui veulent assister au spectacle du monde. Le désir d'être « moderne », d'être dans le coup a une grande importance. Les nécessités économiques ont aussi leur importance certes, mais elles ne sont pas seules. Et cela explique que les villes croissent alors même que les perspectives qu'elles offrent sont médiocres.

Culture urbaine et développement urbain creusent un fossé grave au sein même de la population: traditionnels contre progressistes, anciens contre jeunes... Dans le domaine économique, les groupes qui vivent d'autoconsommation s'opposent à ceux qui sont liés au marché mondial. Les tempéraments, les doctrines, les intérêts divergent considérablement. On comprend que des hommes politiques clairvoyants se soient inquiétés de clivages aussi profonds.

D'une part, la croissance urbaine est hors de proportion avec l'activité économique des villes. Des masses viennent vivre dans des conditions misérables dont il n'y a guère d'espoir de les tirer. D'autres part, la ville est le « flambeau de la civilisation ». C'est à ce titre qu'elle attire des foules de ruraux. Le problème n'est pas nouveau. L'Europe du début du siècle a agité maintes fois le mythe du retour à la terre. Et l'Empire romain avait connu les mêmes difficultés, Virgile en est témoin. Peut-être notre monde moderne met-il à la disposition de l'homme des arguments plus convaincants que la poésie bucolique. Le transistor, en effet, change la vie au village et permet aux ruraux de participer à la culture mondiale. Les progrès de l'agriculture peuvent rendre aux paysans la fierté de leur genre de vie. Enfin la civilisation universelle, qui avait mis l'accent sur la connaissance abstraite, sur la puissance de l'esprit humain, sur la technique est en train de redécouvrir la tradition, la simplicité et la vérité des matériaux, la nature en un mot. Tout cela doit avoir une influence dans le problème éternel de l'équilibre entre la ville et la campagne.